

AUTONOMIE POLITIQUE ET ANTI-MONDE

Précisions, idées et axes pour une *théorie de base*



Pour l'autonomie politique, pour l'Anti-monde !

Contre ce monde et ses tenants qui nous matraquent que l'on pourrait exercer le moindre pouvoir en votant, exerçons, renforçons notre autonomie politique !

Contre ce monde et ses tenants qui voudraient que nous nous soumettions indéfiniment à leurs règles du jeu, que nous errions sans fin, stratifié-es et paumé-es dans un labyrinthe de dominations, perdant nos vies à les gagner ; bâtissons notre Anti-monde, incarnons leur négation, construisons leur disparition !

Approfondissons l'Anti-monde, enrichissons notre monde autonome !





AUTONOMIE POLITIQUE ET ANTI-MONDE

Précisions, idées et axes pour une *théorie de base*

SOMMAIRE :

Avant propos : « work in progress... »

0. « Contre ce monde », fragmentation des luttes d'émancipation, nécessité de leur articulation

1. Concepts identificateurs/fédérateurs

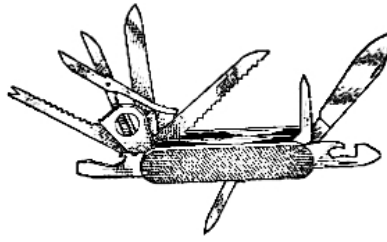
2. Ordre du monde, séparation/aliénation, domination versus axes d'émancipation globale

3. Autonomie politique et Autonomie organisée

4. Anti-monde

5. Anti-monde et conflit prolongé

6. Symphonie du nouveau monde



Avant propos : « work in progress... »

Ce texte a pour objectif de proposer des outils théoriques pouvant alimenter des débats de fond nécessaires au développement d'une force révolutionnaire qui soit adaptée à l'époque et permette de lier diverses luttes et pratiques – partielles ou disparates – que nous avons.

Une force émancipatrice **par nous-mêmes et pour nous-mêmes**, s'organisant à la base, de façon large, horizontale et visant une révolution sociale.

Une force qui puisse rassembler des combats, des expérimentations et des idées au sein d'un camp multiforme mais uni, qui développe une vision du monde complexe mais articulée, devenant ainsi capable d'agir, sur ce même monde, avec plus d'efficacité. Sans mettre en avant une lutte ou une libération au détriment des autres. Multipliant les énergies plutôt que de les diviser.

Simplement, une force où nous puissions nous organiser pour combattre et détruire ce qui nous opprime chacun-e !

Il s'agit d'un texte théorique. Il semblait important d'approfondir quelque peu les idées, de ne pas rester trop en surface, afin que des choses plus accessibles, mais pour autant non simplistes, puissent ensuite être produites (entre autres, *via* de souhaitables réappropriations et discussions des propositions faites ici).

Par conséquent ce texte utilise certaines notions, concepts ou références, pas toujours d'une grande accessibilité. Il a cependant été écrit dans la volonté d'être le plus clair possible.

Ce travail n'a pas pour vocation d'animer des débats de salon sans finalité pratique ! Il sert un objectif : nourrir le développement d'une force et de modes d'organisation révolutionnaires qui puissent nommer ce qu'ils sont, ce qu'ils font, vers quoi ils tendent, et ainsi, être compris, devenant donc davantage rejoignables et ré-appropriables.

Il vise à définir des concepts théoriques fédérateurs et inclusifs, partant du constat que la recherche de tels concepts est absolument nécessaire mais manque énormément aux luttes et aux volontés révolutionnaires actuelles.

Ce texte n'a pas été pensé pour être lu uniquement d'une traite. Il est également conçu comme une boîte à outils « en construction » pour alimenter un râtelier commun. Une boîte dans laquelle on puisse se replonger et piocher de manière non linéaire après une première lecture. Ainsi, une « carte » est présente afin de se repérer plus facilement lors d'allers-retours.

Le propos est d'inviter à construire un monde. Il n'est donc aucunement question de livrer un « système fini » mais de poser ou clarifier des notions et de défricher certains axes à approfondir et à expérimenter pour notre émancipation commune.

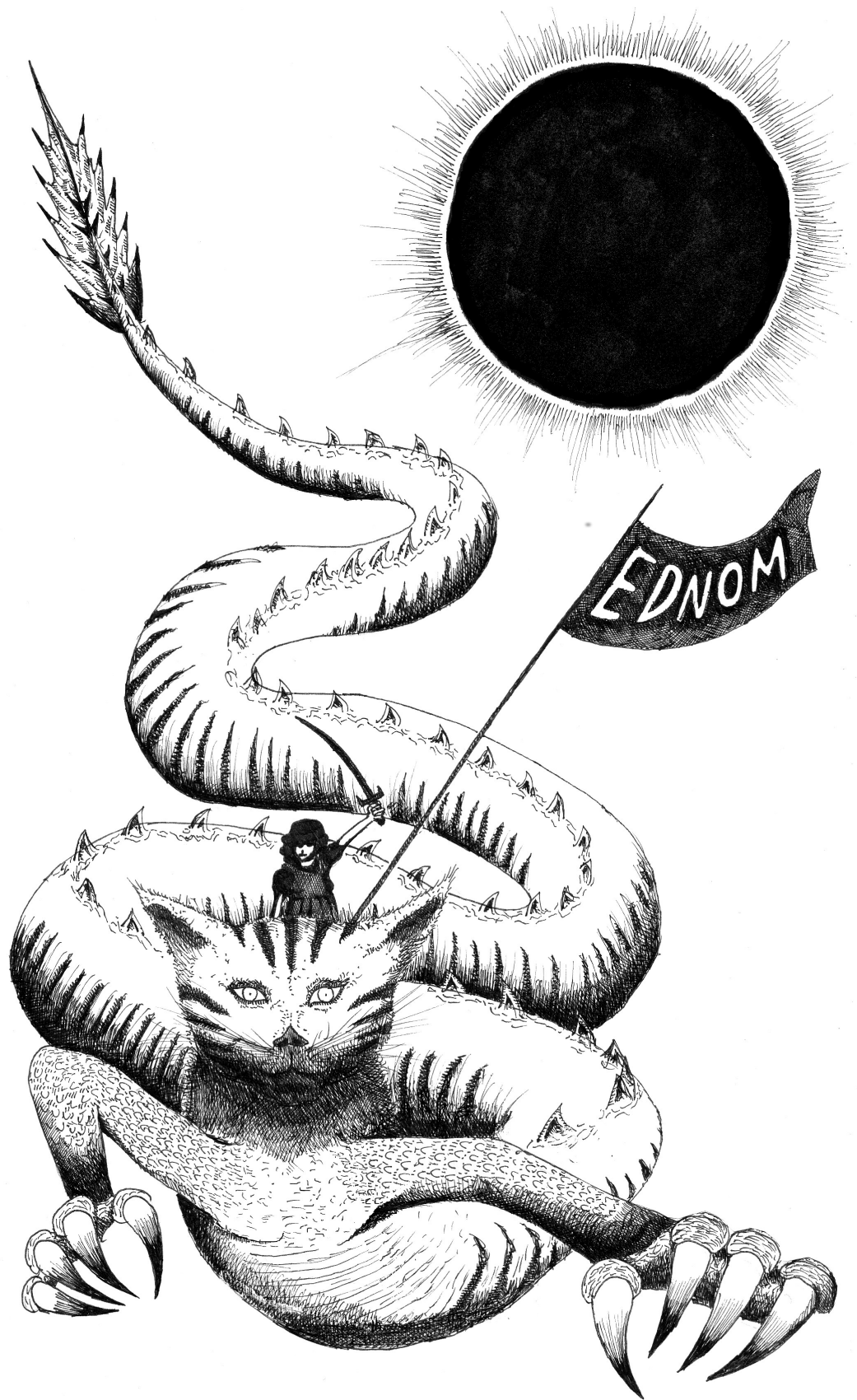
La discussion et la réappropriation des idées développées ici, pour qu'elles alimentent quelque chose de concret, sont donc grandement encouragées. C'est la raison d'être de ce texte !

Voici certains présupposés et principes déterminant intellectuellement le développement de ce qui va suivre:

- Il n'y a aucune valeur supérieure. **Tout est construction à travers des interactions multiples.** Rien n'est « Vrai », tout se fabrique.
- Si « sens » il doit y avoir, il n'est pas à chercher comme immuable ou extérieur mais à fabriquer (et par là, toujours relatif).
- En dehors des conditions matérielles en elles-mêmes, il n'y a rien que constructions humaines. **Le champ des possibles est ouvert !**

PS : Dédicace à « Anti-france vaincra ! ». Bouffée d'air subversive, datant d'il y a plus de 10 ans, et particulièrement à la phrase « L'anti-france est une section de l'anti-monde ». Elle a donné le terme ayant provoqué l'inspiration du concept proposé ici.

Vada



CARTE

Avant propos : « work in progress... »

– « présupposés et principes déterminant intellectuellement le développement de ce qui va suivre »

0. « Contre ce monde », fragmentation des luttes d'émancipation, nécessité de leur articulation

1. « Contre ce monde »
2. Objectifs
 - cadre : ciment politico-social
3. Démarche, le monde où nous vivons, luttes partielles, émancipation commune
 - cadre : théorie politique
 - cadre : début d'esquisse de l'ordre du monde

1. Concepts identificateurs/fédérateurs

1. Deux exemples
2. Citoyennisme, démocratisme, position partisane
 - cadre : démocratisme/citoyennisme
3. Ce qu'il nous faut chercher
 - cadre : non-mixité

2. Ordre du monde, séparation/aliénation, domination versus axes d'émancipation globale

1. Structure globale, ordre du monde
2. Séparation
3. Domination
4. Pour notre libération
 - cadre : « base »

3. Autonomie politique et Autonomie organisée

1. Autonomie, pouvoir à la base
 - cadre : « autonomie politique »
 - cadre : précisions, usages du mot « politique »
2. Formes relatives
3. Lutte, organisation, Autonomie organisée
4. Alpha et oméga
5. Superstructure
 - cadre : culture basée sur l'autonomie politique
6. Antagonisme, conflit, monde...

4. Anti-monde

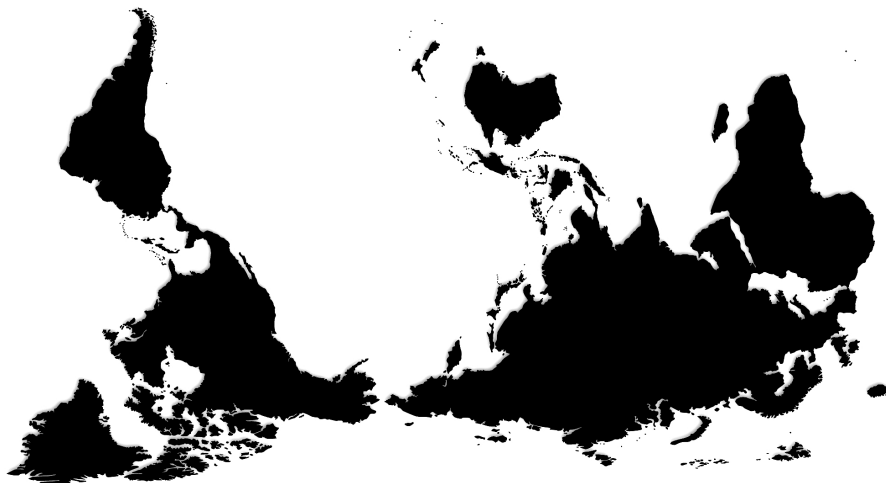
1. Ce qu'est l'Anti-monde
2. Structure
3. Pouvoir...

5. Anti-monde et conflit prolongé

1. Longue durée
 - cadre : urgence de s'organiser
2. Sur le plan culturel
 - cadre : question religieuse
3. Sur le plan concret
 - cadre : ce que nous entendons par « sur le plan militaire »
4. Asymétrie

6. Symphonie du nouveau monde

1. Processus perpétuel
2. C'est, par exemple...
3. Pour l'Autonomie, pour l'Anti-monde !



AUTONOMIE POLITIQUE ET ANTI-MONDE

Précisions, idées et axes pour une *théorie de base*



0. « Contre ce monde », fragmentation des luttes d'émancipation, nécessité de leur articulation

1. « Contre ce monde »

« Le vieux monde », « les fossoyeurs du vieux monde », « contre l'aéroport et son monde », « contre la loi travail et son monde »...

Très souvent, le mot « monde » est employé pour désigner ce contre quoi nous nous battons. L'usage de ce mot signifie que les choses contre lesquelles nous luttons forment un tout plus vaste qu'un système économique ou qu'un système de domination de type patriarcal, raciste... pris seuls.

Cela permet d'éviter, au premier abord, la négation ou la minimisation de certaines dominations et certains rapports de pouvoir au profit d'autres, mis en avant.

Le schéma classique étant : « la lutte des classes et la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie sont primordiales, les autres dominations sont secondaires et seront réglées plus tard. » Ce qui est notamment bien pratique pour ne jamais critiquer ou remettre en question les myriades de rapports de pouvoir et de domination qui nous traversent.

Plus récemment, on peut également assister à un renversement de ce schéma qui met en avant une lutte contre une domination spécifique, **vue comme centrale**, oubliant bien souvent les autres systèmes de domination, les rapports de classe, la question de l'Etat, les rapports de pouvoirs plus généraux... Ce qui s'éloigne considérablement d'un objectif révolutionnaire qui demande d'envisager les choses de manière globale en même temps qu'à l'échelle intime et d'analyser les rapports qui les lient pour agir. Avec toutes les complexités et contradictions que cela peut comporter.

Donc, pour faire face à ça, « contre ce monde » permet – parfois de manière un peu artificielle – de signifier que l'on considère que ce contre quoi on lutte est un tout. Le travers étant que souvent il s'agit d'une formule toute faite qui certes est évocatrice, ouverte et provoque un sentiment de compréhension de ce qu'elle recouvre. Parlante, quoi... mais superficielle et un peu simpliste, car pouvant permettre de faire l'impasse sur de nombreux problèmes. Elle laisse notamment de côté les questions « pour quoi ? » et « comment ? » s'organiser. Cette formule a donc un pouvoir fédérateur et d'identification assez limité puisque elle reste trop en surface.

2. Objectifs

Ce texte est une tentative de clarifier ou proposer des concepts à même de nous rassembler sur des bases révolutionnaires qui ne soient ni restrictives ni insuffisantes. Cela part du constat que de tels concepts, nécessaires pour constituer quelque force que ce soit, nous manquent cruellement.

Si notre but est d'agir réellement pour transformer le monde dans lequel nous vivons, et pas de nous reproduire en petits cercles dans des querelles stériles motivées davantage par la survie de micro-pouvoirs, d'ego, de postures esthétiques et artificielles, nous avons besoin de concepts fédérateurs clairs et opérants pour constituer une force révolutionnaire réelle et le mode d'organisation qui lui corresponde.

De même, nous avons besoin de développer et de renforcer une vision du monde commune, un liant entre nos pratiques et nos luttes diverses : une forme de ciment politico-social.

Ce développement et cet enrichissement – notamment par la théorie – d'un ciment politico-social sont nécessaires pour que les idées qu'illustrent nos pratiques puissent être plus facilement comprises par d'autres. Ce ciment sert à les lier dans un ensemble cohérent, producteur de sens. Il est nécessaire pour avoir un discours intelligible et pour que nos actions soient **reproductibles** avec le fond politique qui les sous-tend.

Aussi, il permet de renforcer **la volonté** tant collective qu'individuelle. Celle-ci est une arme puissante. Elle est d'une importance cruciale pour faire face aux nombreux obstacles et aux vagues de violence pouvant se dresser contre toute potentielle menace à l'ordre des choses.

La construction du liant dont nous parlons passe par l'alimentation d'un système d'idées précises, d'une vision du monde ayant sa cohérence interne, pas d'un ensemble vague et confus. C'est un outil pour garantir un fond politique commun à des pratiques ou des luttes et voué à être enrichi. L'intérêt de ce ciment est notamment de pouvoir survivre à d'éventuels essoufflements ou répression, et ainsi garder son rôle de liant. Il permet que des pratiques, des liens, des rapports au monde, persistent et continuent de se développer après la fin d'un mouvement social, par exemple. Cela, autrement et plus largement que sous forme d'icônes, au sein de milieux ultra-minoritaires et codifiés, qui auraient tendance à les momifier.

Ce ciment peut donc être vu comme un fond idéologique. C'est une matrice ouverte destinée à être alimentée. Ce n'est pas une idéologie comme système fini, clos, qui chapeauterait les rapports sociaux et auquel ils devraient se conformer. C'est un liant et un creuset qui participerait à la construction d'une culture* produite par les rapports qu'il lie.

Ce fond s'incarne directement dans la pratique et est modifié par elle. Son alimentation est un axe important de tout processus de structuration. Du contenu de cette matrice idéologique dépend en partie la forme de ce que nous produisons, que ce soit la mise en route de processus, émancipateurs, ou, au contraire, sources potentielles d'oppression, d'aliénation ou de nouveaux rapports de domination.

En tant que socle et liant politico-social, cette matrice est un moyen. Elle a de fait une grande influence sur le processus et la fin. Le contenu de ce socle, de par les germes qu'il contient et les portes qu'il ouvre (ou ferme), est donc une question fondamentale.

* Cette idée de culture sera développée plus loin dans le texte.

Vu l'époque, et la vitesse à laquelle se développent les forces réactionnaires, il semble qu'il faille vraiment nous rassembler, nous structurer et nous organiser, ou alors, assister à notre neutralisation à moyen terme.

3. Démarche, le monde où nous vivons, luttes partielles, émancipation commune

Ce texte est donc motivé par la recherche théorique de concepts fédérateurs et par l'alimentation d'un ciment liant nos luttes ou pratiques.

Petite précision sur la démarche théorique :

La théorie politique sert à proposer des outils, des armes intellectuelles, pensés en vue de la réalisation d'objectifs. Elle s'attelle à définir et délimiter des systèmes ou concepts – **partant d'une analyse du réel** – dans un but.

Si une théorie révolutionnaire vise en soi à une certaine cohérence et amplitude puisqu'elle travaille à la production ou l'enrichissement d'une **vision du monde**, elle ne peut prétendre être « Vraie » ou comprendre l'ensemble du réel et de ses phénomènes. Son but est plutôt d'être opérante pour la réalisation des objectifs qu'elle se fixe (et donc suffisamment précise et ancrée dans la réalité, pas totalement « à côté » ou farfelue !).

Une théorie ne prétend donc pas se suffire à elle-même et est destinée à être enrichie, affinée, retravaillée, réappropriée et modifiée sur certains aspects dans l'optique de la réalisation des projets qu'elle sert.

Confondre théorie et Vérité produit aveuglement, sectarisme, voire pensée totalitaire.

Le monde et l'infinité de rapports sociaux et de phénomènes qui le composent sont impossibles à cadrer dans toute leur complexité. La théorie schématise le réel pour permettre d'agir dessus et est simplement plus ou moins grossière ou précise. Il faut toujours en être conscient-es.

Là se limite le champ d'action d'une théorie honnête avec ce qu'elle est.

Ce texte ne tend donc pas à approcher une quelconque Vérité mais à réfléchir et proposer des outils au service d'un projet et d'un mode d'organisation révolutionnaires et émancipateurs basés sur l'autonomie politique, et visant à détruire les classes sociales, le capitalisme, le patriarcat, l'Etat, les hiérarchies, et toutes formes d'oppression et de domination...

Dans une optique d'émancipation globale, il n'y a pas lieu de donner d'ordre d'importance entre les systèmes énumérés ci-dessus. Pas plus qu'entre eux et d'autres mécanismes de domination plus flous et mouvants qui se produisent dans nos rapports et que ne nous pouvons pas forcément définir clairement comme faisant partie – ou étant le produit – d'un système. Ils constituent un ensemble complexe et parfois contradictoire, mais qui fonctionne comme société articulée, comme monde englobant tous les rapports sociaux, jusqu'aux plus intimes.

Cet ensemble/monde est structurellement le produit, à une époque donnée, des interactions – passées et présentes – de nombreux systèmes aux origines et développements historiques divers.

Ces derniers sont basés sur des formes variées de séparation et de hiérarchisation, produisant de l'aliénation, de l'inégalité et de la domination (l'exploitation en étant un type spécifique dont la forme capitaliste est historiquement délimitée).

Certains de ces nombreux systèmes sont bien antérieurs à l'existence même de la bourgeoisie, le patriarcat notamment.

Ils exercent une influence mutuelle.

Ces systèmes sont en perpétuelle évolution, se transforment et se restructurent. Certains peuvent disparaître ou changer radicalement de forme modifiant ainsi celle des autres mais n'entraînant pas nécessairement leur disparition.

[Pour garder le même exemple : la disparition de la féodalité en Europe a entraîné la chute plus ou moins rapide de son système politique et a modifié la forme du patriarcat mais ne l'a absolument pas détruit. Par ailleurs, il est tout à fait possible d'avoir un communisme (même sans Etat) qui soit patriarcal.]

[Sans être capable de l'affirmer rigoureusement, on peut tout à fait imaginer d'autres plans où pourraient exister un capitalisme ou un communisme matriarcaux, un ultra-libéralisme transgenre qui utiliserait le racisme dans son processus de production ou de répartition des richesses, etc. De même que les sociétés de classes préfigurent notre ère économique et n'ont pas besoin du capital pour exister sous d'autres formes...]

Les interactions et interpénétrations de ces nombreux systèmes produisent la structure générale de ce monde, évolutive elle aussi.

Cette structure hiérarchise, ordonne à tous niveaux les multiples rapports inégalitaires, aliénés, ou de domination qu'engendrent l'enchevêtrement de ces systèmes. Elle est l'ordre social global, l'ordre du monde.

L'ordre du monde – découlant de l'ensemble de rapports entre systèmes sociaux producteurs d'inégalité et de domination – engendre des strates.

Celles-ci traversent notamment les classes, qui stratifient elles-mêmes d'autres catégories sociales de séparation (par exemple : les genres assignés, notamment dans leur binarité).

La bourgeoisie (qui en est aussi traversée) se sert de ces strates pour diviser afin d'exploiter, et gouverner plus efficacement. Ces dernières, comme les systèmes qui les amènent, sont mouvantes et s'interpénètrent.

On ne peut combattre une organisation sociale basée sur l'aliénation, la hiérarchie et la stratification en stratifiant, en hiérarchisant ou en séparant nous-mêmes, en mettant en avant – consciemment ou non – certaines dominations ou oppressions au détriment d'autres.

Il faut les combattre toutes !

Une lutte visant la destruction ou la subversion d'un de ces systèmes, ou rapports, peut être un axe de départ, mais, sans s'élargir elle n'entraîne aucune émancipation commune. Elle peut même renforcer les autres processus de domination ou d'exploitation. Se réapproprié nos vies, c'est un ensemble, un mouvement général, un processus global.

Aussi, on peut toujours analyser et décortiquer un système producteur de domination particulier, qu'il nous touche directement ou non. Si cela ne tend pas à être compris, à un moment ou à un autre, dans une vision plus large, cela aboutit à le mettre en avant, au détriment des autres. C'est un processus identitaire excluant qui mène à tout sauf à une libération collective et égalitaire.

Cela peut produire une compétition entre sujets de dominations, une « course au plus dominé » qui nous embourbe et floute nos analyses, nous empêchant d'avoir une vision claire d'un ordre global basé sur l'articulation complexe de rapports s'interpénétrant, tout en étant stratifiés. Cela nous empêche également de construire une vision cohérente et partagée d'un objectif commun.

Les luttes contre des oppressions spécifiques sont absolument nécessaires. Cependant, tendre à accentuer ce qui nous divise plutôt que ce qui nous rassemble nous enfermerait dans des luttes partielles, aidant ainsi celles-eux qui nous dominent toutes et tous à se renforcer, adapter et restructurer les systèmes utilisés pour leur profit et leur contrôle. Rien n'est plus néfaste pour un projet révolutionnaire émancipateur global.

Nous devons savoir contre quoi, pour quoi et comment nous nous battons pour nous unir. Sans quoi il n'y a rien qu'un cirque de petits groupements d'intérêt voulant chacun une meilleure place dans ce monde.



1. Concepts identificateurs/fédérateurs

1. Deux exemples

La nécessité de trouver des concepts fédérateurs opérants pour s'engager dans un processus de lutte est centrale dans l'histoire des mouvements révolutionnaires au moins depuis le 18^e siècle.

La révolution française a mis en avant la notion de citoyen qui relevait d'un statut politique et légal plutôt que sociologique. Cette notion s'opposait à l'idée de sujet du roi et remettait en cause certains privilèges politiques de naissance. Elle pouvait permettre d'éviter la question des inégalités sociales et économiques ainsi que celles de toutes les autres dominations par l'illusion de l'égalité de droit. Cette notion fut donc très utile à la bourgeoisie française pour instituer et consolider sa domination.

Avec le mouvement ouvrier et le socialisme au 19^e siècle, notamment *via* Marx et Engels, la notion de prolétariat est apparue comme concept identificateur. Concept servant à définir et délimiter un sujet révolutionnaire. Ce concept partait de l'appartenance à une classe sociale « en soi », pour arriver à une conscience d'appartenance à cette classe « pour soi » et à partager ses intérêts et objectifs.

Ces concepts sont les plus largement fédérateurs possibles, tout en étant partisans. Ils tiennent compte, voire sont basés, sur des antagonismes.

L'idée de citoyen se posait, de fait, comme négation d'un système basé sur des inégalités politiques de naissance entre noblesse et tiers-état.

Le prolétariat, comme communauté consciente d'intérêts (classe pour soi) est, de fait, totalement antagoniste à la bourgeoisie qui l'exploite et à son système économique : le capitalisme.

Ces concepts aident à construire un camp, c'est à dire un groupement le plus large possible de personnes partageant des intérêts communs et en étant conscientes. Un « camp » signifie l'existence d'ennemis.

Un exemple à notre époque : un-e patron-e ou un-e jaune n'a pas à prendre la parole dans une assemblée de grévistes, c'est une évidence. La conscience d'être organisé-es sur des bases partisans, amène cette évidence.

2. Citoyennisme, démocratisme, position partisane

Malheureusement, comme on peut le voir, cette évidence ne l'est pas tant que ça. Souvent le démocratisme ou le citoyennisme contaminent ou même remplacent un comportement anti-autoritaire dans les assemblées.

Le démocratisme est une idéologie vague et une pratique organisationnelle. Il tend à reproduire, par automatisme ou calcul, des images, des symboles ou des schémas de fonctionnements dérivés de la démocratie représentative, ou encore d'une démocratie directe mythifiée. Il entend donner la parole à toutes et tous comme si nous appartenions à un même camp. Pour cela, ses tenants invoquent des images de grands principes républicains, inculqués dès la petite enfance, et font souvent mouche sur leur audience. On en arrive à des absurdités telles que, par exemple, dans une assemblée de grévistes appelant au blocage, des anti-bloqueurs organisés contre la grève puissent parler et même influencer sur l'assemblée.

Le citoyennisme est lui aussi une idéologie vague mais n'est pas directement une pratique. Il s'exprime, en général, concrètement, par le biais du démocratisme. Par définition, le citoyennisme considère que nous ne sommes ni plus ni moins que des citoyen-nes. Il propage l'illusion que nous aurions un pouvoir réel sur le système politique qui nous gouverne autrement que dans un rapport de forces. Il reproduit et diffuse des mythes, comme l'idée d'un dialogue d'égal à égal (où le bon sens et le bien commun triompheraient), entre deux protagonistes n'ayant absolument pas le même pouvoir et les mêmes intérêts. Le citoyennisme propage des obsessions pour les notions de devoir et de légitimité. Il tend à reproduire une pression morale qui voudrait que nous nous sentions responsables d'un système politique dans lequel nous n'avons pas le pouvoir.

Le citoyennisme et le démocratisme, respectivement, en tant que système de pensée et pratique organisationnelle, s'expriment de manière plus ou moins consciente et à des degrés divers. Reposant sur de nombreuses images et symboles très présents dans l'imaginaire collectif occidental, ils ont un grand pouvoir de persuasion, provoquant souvent une adhésion réflexe.

Le démocratisme et le citoyennisme entraînent à croire que tous et toutes sont égaux et ont les mêmes intérêts. Ce qui contredit l'idée même de lutte.

Un comportement ou un mode d'organisation anti-autoritaire est, quand à lui, partisan dans une lutte. **Il s'applique aux membres d'un même camp, pas à leurs adversaires ou ennemis.**

Une lutte fonctionne sur des rapports de forces et la violence y est probable. Un rapport fonctionnant sur la friction de forces est un rapport de pouvoir extrêmement clair. Les personnes ayant des buts – ou défendant des intérêts – antagonistes s'opposent, voire s'affrontent. Elles ont, de fait, des rapports autoritaires. Il est parfaitement absurde de concevoir que l'on puisse avoir un comportement anti-autoritaire avec un adversaire ou un ennemi.

La confusion et la paralysie que diffusent, avec succès, le démocratisme et le citoyennisme se développent dans le flou découlant d'un manque flagrant de concepts fédérateurs partisans larges mais clairs, à leur opposer. Ces concepts permettraient d'enrayer directement de tels discours ou pratiques sans tomber dans des débats embrouillés et inutiles. Ils permettraient d'avancer.

Dans l'exemple de l'assemblée de grévistes, la conscience d'appartenir au camp du prolétariat contre celui du patronat est claire, rassembleuse, donc efficace.

Nous avons besoin de cette conscience commune.

Un concept fédérateur (pour soi) est nécessaire pour passer de révoltes à un processus révolutionnaire. Il nous faut un « prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » qui nous rassemble sans nier nos différences.

Il nous faut le construire dans un cadre bien plus vaste qu'une assemblée de grève, et contre un adversaire bien plus vaste qu'un système économique seul.

3. Ce qu'il nous faut chercher

Une optique d'émancipation globale ne peut se passer de concepts fédérateurs larges et non fermés, permettant de lutter contre une oppression spécifique tout en s'inscrivant dans un ensemble plus étendu, révolutionnaire. Cela permet de se rassembler pour faire force sans brimer ou limiter les luttes partielles.

Par exemple :

Pour un groupe de personnes partageant une oppression commune, des moments de non-mixité sont une nécessité. Cette non-mixité a son rôle en vue de fonctionner, s'organiser avec d'autres exploité-es et dominé-es ne partageant pas cette oppression spécifique.

Dans une optique d'émancipation globale, cette non-mixité sert à démêler ou à combattre certains problèmes propres à ce groupe pour s'ouvrir aux autres sur des bases tendant à être les plus claires et égalitaires possibles pour lutter ensemble, contre un ennemi et dans un but communs. Elle ne vise ni à mettre en avant une catégorie, ni à la division, à la séparation ou au repli, qui n'ont d'autre horizon que la reproduction de l'oppression et des dominations.

De telles notions fédératrices favorisent les solidarités, puisqu'un objectif commun est présent. Un camp se construit, un camp qui ne mettrait pas en avant des dominations, ou des processus d'exploitation, en en minimisant d'autres.

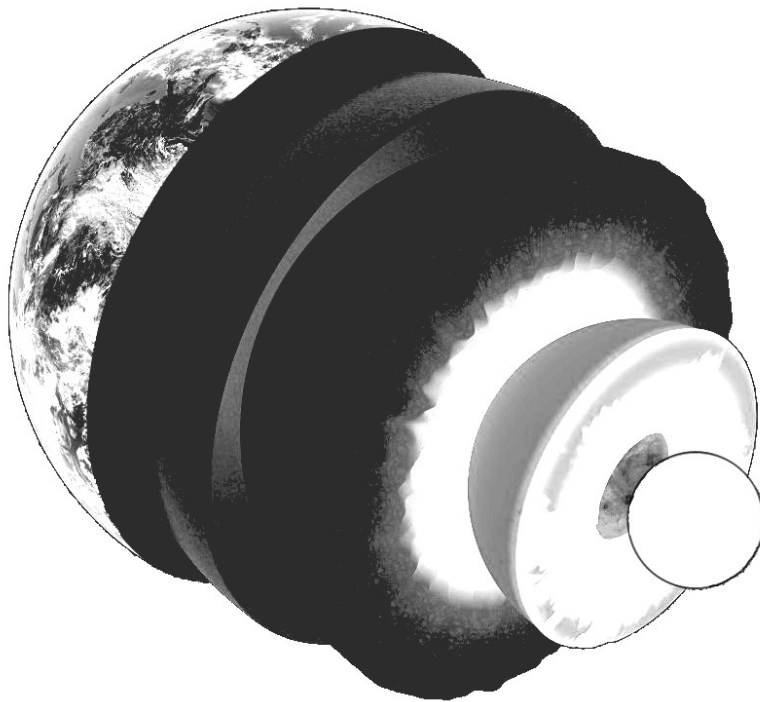
Ces concepts partisans doivent être larges, ré-appropriables et évolutifs tout en étant clairs sur les objectifs et modes d'organisation qu'ils sous-tendent. Le plus souhaitable étant **que ces objectifs et modes d'organisation tendent à se confondre**. Ce qui amènerait une grande limpidité et une grande solidité.

Ce qui pourrait nous unir serait donc à chercher – partant de nos oppressions partagées ou partielles – dans des buts communs et des manières de vivre, de s'organiser qui incarnent déjà en partie ces buts (ou qui provoquent, au moins, les luttes, cheminements critiques et déconstructions de rapports permettant d'y tendre).

Ce qui pourrait nous unir dans l'optique de notre libération à *tous-tes et chacun-e* passe par une analyse de ce qui nous domine *tous-tes et chacun-e*.

Par l'articulation du global et du partiel, du commun et du particulier. Par l'examen de l'ordre du monde et de ce qui peut amener à sa destruction.

De ce qui peut amener à la construction de **notre** monde.





2. Ordre du monde, séparation/aliénation, domination versus axes d'émancipation globale

1. Structure globale, ordre du monde

Schématisons quelque peu pour illustrer le fonctionnement global d'une société, puis du monde dans lequel nous vivons.

Toute société, pour fonctionner, est structurée. Cette structure générale comporte une infrastructure et une superstructure (pour reprendre la terminologie de Marx). Celles-ci sont très complexes puisque résultantes des interactions diverses de productions humaines et de systèmes aux origines géographiques ou historiques variées. Infrastructure et superstructure sont en mouvement et exercent des conditionnements mutuels.

En ce sens que :

- un ensemble de conditions objectives et de rapports sociaux au sens large (infrastructure) produisent une culture (superstructure) ;
- celle-ci conditionne en retour ces rapports et peut provoquer un processus de changement chez certains d'entre eux, et donc une modification de leur ensemble articulé ;
- ainsi ils entraînent une évolution de cette culture, *et cetera, et cetera*.

Ce mouvement est également vrai au sein de l'une ou l'autre des composantes de la structure générale :

Au sein de l'infrastructure, les données objectives conditionnent les rapports sociaux. Mais l'ensemble de ceux-ci modifie aussi celles-là (l'influence de l'industrie sur le climat par exemple). Puis réciproquement... et ça repart.

Tout cela « s'inter-conditionne relativement » ou se conditionne/influence, davantage dans un sens et davantage dans un autre selon les moments et les plans, mais en permanence.

L'ordre global de la société où nous vivons est le résultat non figé des interactions de divers systèmes producteurs de séparation et de domination agissant sur les plans infrastructurel et superstructurel.

L'ordre du monde conditionne les multiples rapports sociaux – produits ou non par ces systèmes – qui évoluent dans l'enchevêtrement et les interpénétrations de ces mêmes systèmes.

Cette structure globale produit et met en place – par les interactions des systèmes interconnectés qui la forment – des outils de contrôle servant son bon fonctionnement. On pense à la police sous toutes ses incarnations, à l'enfermement, au contrôle des corps et des psychologies par divers dispositifs... La liste est longue. Ils agissent sur tous les plans. De la frontière ou la prison à la famille. Des flics qui tuent et violent aux neuroleptiques. De l'occupation armée de nos espaces de vie aux normes corporelles...

Ces systèmes enchevêtrés produisant l'ordre du monde peuvent être analysés séparément, afin d'être plus finement compris (et donc aussi, dans leurs interactions). Cependant, pour combattre cet ordre dans son ensemble, il serait absurde de les dissocier complètement, puisqu'ils forment celui-ci par leur imbrication totale. De plus, **un phénomène ou processus similaire est central dans leur fonctionnement à tous.**

2. Séparation

Ces systèmes basent leur fonctionnement propre sur des formes variées de **séparation**. Celles-ci permettent le développement de hiérarchies, d'inégalités, de systèmes de domination et d'exploitation.

Séparation et aliénation :

Appliquée à l'humain, l'**aliénation** est une dépossession plus ou moins complète, une **séparation** d'un individu ou groupe de lui-même, d'une partie de lui, de ses actions, de leur sens ou finalités, de son pouvoir. Cela par l'action de vecteurs divers pouvant s'articuler ou s'additionner.

Sur le plan du travail, elle est **le processus et le résultat de la séparation** entre la personne qui produit et les finalités, le contrôle ou le sens de ce qu'elle produit. Sa dépossession du fruit et du sens de son travail, de son pouvoir sur lui.

Au sein des rapports sociaux – dans toute leur variété – conditionnés par de nombreux systèmes basés sur la séparation, la domination, l'exploitation, et leur interconnexion, cette aliénation est présente sur une infinité de plans et s'applique plus ou moins fortement à tous les rapports. On pense notamment à l'analyse toujours d'actualité effectuée par les situationnistes dans leur théorisation de la « société spectaculaire marchande ».

Plus largement, la délégation à des représentant-es, ou toute autre forme de **séparation** entre le pouvoir et le sujet, **aliène** ce dernier de son pouvoir. Cela vaut pour les systèmes politiques.

Cela vaut aussi sur le plan de la spiritualité, quand la souveraineté et le pouvoir sont – au moins en partie – transférés à une entité supérieure à soi ou à l'humain en général, sont **séparés** du sujet.

De même, une assignation par l'extérieur à une quelconque identité (pouvant être d'origine antérieure au capitalisme ou à son stade spectaculaire), comme un genre par exemple, tend à **séparer**, déposséder le sujet du pouvoir complet sur ce qu'il est et ce qu'il peut devenir. C'est une aliénation.

On peut en dire autant de tout processus de cloisonnement des humains en groupes essentialisés, au sein desquels, le pouvoir sur ce que les personnes sont (et le champ de leurs possibles dans le cadre de l'évolution de leurs rapports) ne leur appartient plus totalement. Elles en sont **séparées**. Ce pouvoir est transféré – au moins en partie – à de prétendues lois extérieures aux rapports sociaux et vues comme leur étant supérieures (lois dites biologiques, d'ordre divin...), ou à des fictions sensées cadrer, voire définir, l'identité d'un sujet (nation, race [même cachée derrière un paravent « culturel » ou « civilisationnel » cher – entre autres – à la nouvelle droite]). Cette dépossession est une aliénation.

3. Domination

Quant à la domination de l'humain par l'humain, elle est permise – sous ses formes systémiques – par la séparation, par un processus d'aliénation amenant de la hiérarchie et des inégalités.

Quelques précisions s'imposent :

Si des rapports de pouvoir sont présents sur tous les plans, pouvoir ne signifie pas forcément domination et encore moins système de domination.

Dans ce sens, il apparaît que la **séparation** se pose comme une cheville ouvrière dans le processus qui, partant de rapports de pouvoir, arrive à la production de dominations instituées ou d'ordre systémiques.

Plus spécifiquement :

Quand le pouvoir est **séparé** de la base, quand de cette séparation naissent des hiérarchies, la production de dominations systémiques est permise. Cela s'applique à toute structure non horizontale, société gouvernée par un Etat notamment.

On peut aussi observer cela informellement dans des structures horizontales notamment par des processus – pouvant entraîner la mise en place de systèmes – de domination du groupe envers l'individu. Le fonctionnement de tels systèmes est rendu possible par l'aliénation d'une grande part du pouvoir de ce dernier et de son transfert au collectif.

Il y a bien entendu dans un groupe quel qu'il soit – même avec un fonctionnement horizontal – de nombreux rapports de pouvoir : ceux entre personnes individuelles par exemple (y compris dans l'intimité). Ces rapports de pouvoir **peuvent être** de l'ordre de la domination. Dans ce dernier cas, ils peuvent s'instituer dans le temps (comme fonctionnement) *via* l'aliénation – au moins partielle – du pouvoir de l'une des personnes. Ces rapports de domination interindividuels sont influencés, conditionnés ou produits par les interactions de nombreux systèmes de l'ordre du monde.

Ces différents systèmes fonctionnent également à partir de séparations. **La séparation est une condition de leur développement.** Par exemple, sans binarité de genre – donc plus globalement, sans assignation (même non binaire) tout court – il ne pourrait y avoir de patriarcat.

Quant à l'exploitation, elle est une forme particulière de domination pouvant se produire et évoluer de diverses manières. Elle n'existerait pas comme système sans **séparation entre pouvoir et base**, sans séparation entre personnes travaillant et pouvoir sur le travail. Elle dépend (sous sa forme systémique) d'aliénations et en engendre d'autres.

4. Pour notre libération

On peut cerner **une contradiction absolue** entre la structure de domination, de séparation généralisée qui nous englobe et la nécessité de notre émancipation. **Elle s'exprime par la séparation entre le pouvoir et la base.** Cela sur tous les plans : collectif comme individuel, public comme intime... Pouvoir sur ce que nous sommes, pouvoir de décision...

Notre libération passe ainsi par la résolution de cette contradiction : **la réunion du pouvoir et de la base.** La lutte contre toute formes de domination et d'exploitation ne se séparant jamais de la lutte contre l'aliénation de notre pouvoir, sur tous les plans.

Ce qui signifie combattre toute forme de séparation, de hiérarchie et de domination (même informelles) pour tendre vers une égalité réelle. Une égalité à la base.

Ce que nous entendons par « base »

« La base » est ce qui, **dans un rapport social**, n'occupe pas de position hiérarchique dominante. **Elle est relative à ce même rapport.** Elle n'est pas une **identité** mais une **position**.

En ce sens, il est possible de se situer « à la base » dans un rapport (de type patron-e/salarié-e ou « représentant-e »/« représenté-e », mettons) tout en ayant une position dominante instituée (donc en ne se situant pas « à la base ») dans un autre rapport (familial ou intime par exemple).

« Réunir pouvoir et base » ce n'est pas « renverser la hiérarchie » (gouverner, exploiter son ex patron-e, inverser la domination, etc.), sinon « la base ne serait plus la base » (elle changerait de position hiérarchique dans le rapport).

« Réunir pouvoir et base » c'est « détruire la hiérarchie », c'est détruire la possibilité même d'un-e patron-e, d'un gouvernement... la possibilité même de la domination instituée, quelle qu'elle soit.

Puisque « la base » est une position relative à un rapport social, elle est présente sur de très nombreux plans. La réunion du pouvoir et de la base est un processus multiple qui s'enclenche autant de manière collective et massive (par exemple dans un rapport global gouverné-es/Etat) que de manière quotidienne, spécifique ou individuelle.

Ce n'est pas dissociable.

A ce jour, il n'y a pas de meilleur remède à l'aliénation que de faire les choses par soi et pour soi, par nous et pour nous. De construire notre camp en travaillant à une nécessaire égalité en son sein, plutôt que de fétichiser les inégalités.

De renforcer le commun en s'émancipant et de s'émanciper en renforçant le commun. De se renforcer mutuellement plutôt que de s'enfoncer mutuellement.

De développer la **solidarité** plutôt qu'une hypocrite « bienveillance » inégalitaire et autre charité. De pratiquer **l'entraide** plutôt que la bonne action confortable. De limer en commun nos chaînes plutôt que de militer pour la restructuration de l'ordre de leurs maillons.

De repartir à l'assaut du ciel plutôt que du caniveau !

Abattons ensemble ce qui nous opprime tous-tes, tout en luttant contre ce qui nous **sépare** de notre pouvoir à chacun-e. Organisons-nous pour combattre ce monde et sa structure générale en n'épargnant aucune domination partielle !



3. Autonomie politique et Autonomie organisée

1. Autonomie, pouvoir à la base

Si notre objectif est une révolution sociale, abolissant les classes, l'Etat et les hiérarchies, les dominations (genrées, racistes, etc.), donc également l'aliénation sous toutes ses formes, la manière la moins détournée, la plus **immédiate**, donc la plus appropriée d'y parvenir est l'autonomie politique. Comme rapport au monde, pratique de lutte et société.

La structure du monde dans lequel nous vivons est basée sur la séparation et son fonctionnement s'appuie tant sur l'aliénation que la domination. L'autonomie politique comme manière de vivre et de s'organiser signifie que nous ne concevons aucun pouvoir au-dessus de nous. Cela vaut tant pour le collectif que l'individu. L'autonomie politique incarne l'antithèse, l'absolu opposé, des rapports sur lesquels fonctionne ce monde. Elle est un processus permanent de réunion du pouvoir et de la base.

« Autonomie politique » par définition ne comprend pas la séparation (appartenant à l'ordre du monde) entre politique et rapport sociaux. Elle les réunit dans la définition absolue (unifiée) de « politique » à savoir « ce qui concerne les affaires sociales » : tout ce qui concerne un rapport social, jusqu'au plus intime.

Ce qui ne signifie bien entendu pas – sauf dans les cas où une personne aurait besoin d'une aide ou d'un soutien extérieur – que les plans de l'intime concernent le groupe. Cela serait l'inverse de l'autonomie, la séparation absolue du pouvoir de l'individu au profit du collectif (quelle que soit sa forme) : le totalitarisme.

Dans une optique émancipatrice l'attitude d'un groupe envers l'intime est **attentive, pas intrusive**. Soutien ou solidarité ne signifiant ni ingérence ni contrôle moral.

Quelques précisions nécessaires

Si pour nous émanciper nous devons combattre toute séparation sociale, nous sommes en revanche bien évidemment obligé-es de délimiter concepts, plans, etc., pour raisonner et agir de manière réfléchie.

Il va de soi que « séparation de plans » ne doit jamais être confondue avec « séparation des rôles », division qui peut produire de l'aliénation dans le concret et permettre hiérarchie, domination, exploitation (« plan » ne signifie pas « niveau » ; par l'usage de ce mot nous ne sous-entendons pas de hiérarchie entre les « plans »).

Ainsi, pour raisonner, le terme « politique » est utilisé de plusieurs manières dans ce texte, selon les plans :

– Dans son sens absolu non séparé (« autonomie politique » par exemple).

– Son sens relatif et séparé : « citoyen comme statut politique et légal ». Qui correspond à la séparation entre politique et social dans l'ordre du monde, notamment l'ordre bourgeois.

– « Politique » est également utilisé pour signifier le jeu des rapports partisans sur le plan des idées comme celui de la pratique (une utilisation habituelle dans le langage courant). Nous l'employons ainsi parfois, pour plus de clarté dans le propos (« ciment politique et social », « sur le plan politique » « organisation politique », etc.).

En soi, « politique » ne signifie pas « partisan ». Il a un sens neutre, qu'il décrive les affaires concernant les rapports sociaux sans séparation ou qu'il décrive le jeu des rapports partisans (le jeu de ces rapports en général, pas vu par un prisme particulier). Il recouvre un plan, pas un camp. Il ne doit pas être confondu avec « positionnement politique ». Son sens partisan lui est en général donné par le ou les mots qui l'accompagnent. L'autonomie politique est en soi un positionnement. Elle est partisane.

Ainsi, l'autonomie ouvrière signifiait, dans les faits, que les ouvriers qui s'organisaient ne concevaient ni parti, ni organisation politique ou syndicale pour les représenter. Ils existaient et luttèrent par et pour eux-mêmes. Leur horizon, leur libération, n'était rien d'autre que leur propre autonomie. Et par là, leur disparition en tant que classe (exploitée donc aliénée de son pouvoir), que prolétariat.

L'autonomie politique comme manière de concevoir le monde et de s'organiser entraîne la lutte contre toute forme de pouvoir qui s'exerce sur soi. Cela vaut tant pour une domination ressentie individuellement, dans le cadre le plus intime, que collectivement contre une oppression définie comme système : le pouvoir de l'Etat, les organisations politiques prétendant nous représenter, l'exploitation et le capitalisme... Il n'y a, là non plus, aucune hiérarchie dans la lutte contre les différentes choses énumérées ci-dessus.

Cette manière de s'organiser rejette toute forme de séparation et d'aliénation. De l'individu au collectif, à l'ensemble de collectifs. **Mise en commun**, l'autonomie ne peut fonctionner que de manière égalitaire. Par conséquent, elle comprend la lutte contre toute forme de domination. Le pouvoir absolu se construit et reste à la base. Il ne doit s'exercer sur personne puisqu'il est exercé par toutes et tous. C'est un « pouvoir de » en construction et en expansion permanentes, davantage qu'un « pouvoir sur ».

Bien entendu cela n'empêche pas la production de rapports de pouvoir informels entre nous. Mais cette manière de vivre, de lutter, de par son rapport au monde, produit une culture et une éthique tendant à rendre visible ces rapports et nécessaire de les limiter, les combattre ou les déconstruire.

Envisagée collectivement, l'autonomie politique signifie donc que tout le pouvoir doit rester à la base. Cela rend indispensable de se poser de réelles questions. Si tout pouvoir est à nous, on ne délègue rien, on est responsable de tout. Donc toutes les questions sociales doivent se poser. Par exemple les problèmes de « justice » (à défaut d'un meilleur terme pour signifier la gestion de problèmes quand le groupe a – qu'on le veuille ou non – un pouvoir énorme sur le devenir d'une personne) avec tout ce qu'ils impliquent politiquement, au niveau éthique, etc.

2. Formes relatives

L'autonomie politique **tend** en permanence vers son absolu, la réunion du pouvoir et de la base sur tous les plans. Cependant, dans le réel – et encore davantage au sein de ce monde – elle ne s'exprime **que** sous des formes **relatives** plus ou moins conscientes d'elles-mêmes et développées.

L'autonomie politique – et c'est son grand atout – apparaît de manière plus ou moins embryonnaire dans **toute** lutte ou révolte contre un pouvoir subi ou une oppression.

Quand on lutte contre quelque chose qui nous est imposé, on fait, par définition, preuve d'une forme d'autonomie politique.

Elle est organique avant d'être consciente ou politisée. Le processus de sa politisation est une prise de conscience de ce qu'elle est et des possibles qu'elle ouvre notamment par son approfondissement, sa collectivisation et sa multiplication. Il s'agit du mouvement inverse de celui de la traduction dans le réel de principes ou de mots d'ordres importés d'utopies lointaines. C'est également autrement plus puissant et contagieux. Cela ne peut cependant se passer de l'alimentation d'un ciment politico-social pour se construire en commun, développer la conscience d'un « pour soi » et se renforcer.

L'autonomie politique – dans sa pratique même – contient des germes, permet, voire entraîne, des formes réelles de communisme et d'anarchie inséparables dans son expression collective. Mais contrairement à ces derniers, en plus d'être un but et de tendre vers ce but, elle est en soi une pratique de lutte évidente (logique), directe et efficace. Le but devenant ainsi bien plus organique, perceptible et immédiat qu'un « -isme » tout en projections.

Toutes les formes relatives d'autonomie politique qui apparaissent ou peuvent germer dans les luttes partielles et les rapports sociaux doivent donc être encouragées et nourries, car elles permettent cette prise de conscience pratique d'un pouvoir à la base et de la nécessité de l'élargir, de le renforcer.

3. Lutte, organisation, Autonomie organisée

L'autonomie politique, envisagée collectivement, dans une optique de lutte d'émancipation, peut s'incarner de diverses manières – d'autant de manières qu'il y a de raisons de lutter.

Prenons un exemple parmi d'autres : celui d'un collectif autonome de chômeur-euses et précaires. Ce collectif doit se donner, le plus possible, les moyens de son autonomie.

La construction de ces moyens passe entre autre par la définition d'un champ d'action mouvant mais toujours en adéquation avec ses propres forces. Il doit donc définir des pratiques qu'il peut avoir et des actions qu'il peut réaliser, déjà, par lui-même.

La question se pose, par exemple, pour des actions à Pôle emploi, sur les transports en commun, à la Caf, dans les supermarchés, les lieux de travail, la rue... de savoir quelles formes elles peuvent prendre, en concordance avec les capacités du collectif au moment où il les envisage.

Ces moyens d'autonomie sont également logistiques. Cela consiste à mettre en place ses propres outils de propagande, de diffusion, viser à avoir ses propres lieux d'organisation, tenter de prévenir la répression par la diffusion de savoirs, par certaines pratiques ou actions, pouvoir résister à cette répression (notamment par le biais de caisses de solidarité)...

Si l'on envisage l'autonomie politique comme devant se multiplier socialement, un collectif autonome vise à être **reproductible**. Ses outils et pratiques doivent donc – le plus possible – l'être aussi. C'est dans une multiplication sur ses bases que des outils ou des pratiques, plus efficaces et de plus grande ampleur, peuvent se mettre en place au sein d'une force commune. Cela en n'entachant pas l'autonomie des divers collectifs et individus. La force commune et le mode d'organisation résultantes du groupement ou du réseau des diverses autonomies serait donc, simplement, **l'Autonomie organisée**.

La question de la structuration de l'Autonomie organisée est centrale. La forme des liens entre collectifs ou individus autonomes doit permettre de s'organiser efficacement, tout en préservant, voir en amplifiant l'autonomie politique des collectifs et des personnes les composant. Elle doit combattre toute tendance à la représentation et à la **séparation** en son sein.

4. Alpha et oméga

Pratique sociale immédiate et processus révolutionnaire, l'autonomie politique consciente est à la fois « en soi » et « pour soi ». Ses objectifs tendent à s'incarner dans ses pratiques. Elle est ré-appropriable donc potentiellement reproductible à l'infini.

Comme les objectifs tendent à être compris dans les modes d'organisation, la ligne politique révolutionnaire peut directement être signifiée dans la pratique, **bien comprise** et non détournée. Elle est organique et évolutive plutôt que canalisatrice et idéologique. Étant donc davantage présente comme préalable et ciment politico-social (comme matrice), que comme rubalise visant à cadrer dans une direction, elle ouvre des portes, des possibles, plus qu'elle n'en ferme.

Une organisation politique classique ou une plate-forme idéologique pense et ordonne dans un processus linéaire, donc limitatif, qui se ferme à la créativité, à la vie et aux contradictions qu'elles pourraient engendrer. Cette vision traditionnelle et limitative de la politique et de la révolution mène aux vœux pieux et souvent au dogmatisme, puisque l'objectif n'est pas compris, au moins en germe, dans les façons de vivre et de s'organiser.

L'autonomie politique comme alpha et oméga, comme préalable et fin, ouvre quant à elle des infinités de possibles comprenant de probables contradictions mais, étant aussi sources d'une énorme richesse. Une vision du monde très claire et partisane, incarnée directement, doit cependant lui servir de ciment (c'est d'ailleurs l'une des recherches de ce texte que d'alimenter et d'encourager l'alimentation de ce ciment matriciel).

L'autonomie politique produit donc autant l'inverse de ce qu'engendrerait une ligne politique enfermante et sectaire, que d'un consensus mou basé sur le plus petit dénominateur commun. L'Autonomie organisée n'est pas une organisation politique traditionnelle. Elle n'est pas non plus un vague rassemblement d'indigné-es sans but...

5. Superstructure

Socialement, l'autonomie politique, dans son rapport au monde, de par la subversion et l'articulation de rapports qu'elle implique, produit une culture plutôt qu'une idéologie (« idéologie » comme système d'idées fermé sur lui-même). Le mot « culture » doit être compris, non pas dans le sens de « phénomène culturel », mais de superstructure évolutive et en construction. Comme toute culture, celle-ci tend à conditionner les rapports sociaux.

Dans le temps, cette culture évolue, s'enrichit et se complexifie puisqu'elle est produite par des rapports qui, eux-mêmes, évoluent (au contraire d'une idéologie fermée).

Cette culture de l'autonomie est produite **par** et **dans le cadre** d'une friction permanente avec la culture basée sur la domination, la marchandise, etc., qui nous conditionne et nous imprègne. Elle se construit **en rapport à** et **dans** cette superstructure dominante, mais tend à être sa négation puisqu'elle se forme à partir d'une vision et d'une pratique du pouvoir et des rapports sociaux complètement opposées à celles du monde dans lequel nous vivons.

Donc :

La matrice, le ciment politico-social évoqué plus haut, participe à nourrir, consolider et promouvoir une base d'infrastructure que l'autonomie produit en se multipliant, en se collectivisant.

Cette base est l'**Autonomie organisée**, comme force et ensemble de rapports. Ces rapports construisent une culture (ou superstructure) les conditionnant. Celle-ci évolue et se complexifie avec eux.

On peut imaginer qu'une culture humaine ayant pour fondement l'autonomie politique comme rapport social, donc l'absence de pouvoir au-dessus de soi, se développe très différemment, à long terme, de la culture judéo-chrétienne, par exemple. En effet, cette dernière se fonde en grande partie sur la séparation, la soumission à une force supérieure, des rapports de domination.

6. Antagonisme, conflit, monde...

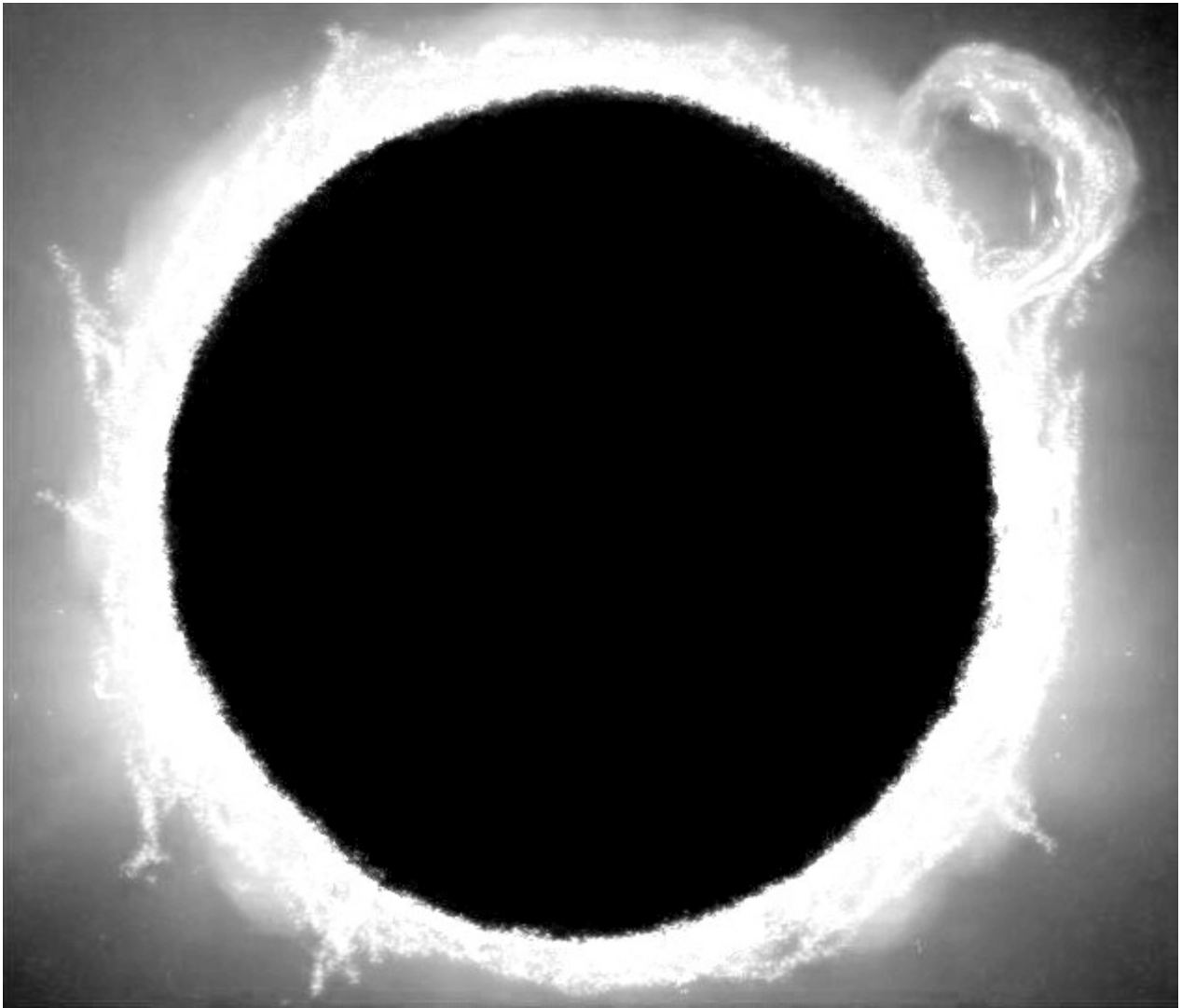
L'autonomie politique, par ce qu'elle signifie, la culture qu'elle produit et les possibles qu'elle ouvre, est, comme dit plus haut, l'antithèse du fonctionnement (de l'ordre) du monde dans lequel nous vivons qui est basé sur la séparation et les systèmes de domination et d'exploitation qu'elle permet. Ils ne peuvent cohabiter pacifiquement.

L'Autonomie organisée, **comme force** refusant toute aliénation, se construit donc dans la conflictualité avec le monde hiérarchisé dans lequel elle évolue. Par ailleurs, l'autonomie subvertit les rapports entre les personnes qui la constituent comme force, dans la recherche de l'égalité et du pouvoir absolu tant individuel que collectif qui permet la liberté. Elle tend à « changer le monde » et « changer la vie » dans le même mouvement global. Aucun des deux aspects n'est primordial : ils dépendent totalement l'un de l'autre.

On critique et subvertit les rapports sociaux pour ne pas reproduire et recréer le monde de merde contre lequel on se bat, et on lutte physiquement contre ce monde et ses forces qui cherchent à nous détruire, sans quoi nous serions mort-es ou récupéré-es – et ainsi, rien de plus qu'une alternative le renforçant.

L'autonomie politique produit une société de subversion généralisée. Elle est en lutte permanente.

Nous combattons un ensemble complexe de systèmes, une infinité de rapports constituant un monde. Pour le détruire, il faut un ensemble complexe de systèmes, une infinité de rapports constituant un monde.



4. Anti-monde

1. Ce qu'est l'Anti-monde

L'autonomie politique – dans ce qu'elle construit comme nouveaux rapports, dans la culture qu'elle produit, dans sa conflictualité multiforme avec le monde dans lequel elle se développe et qu'elle contamine, dans sa multiplication et les possibles qu'elle ouvre – est constitutive d'un Anti-monde.

Pourquoi un Anti-monde ?

– Si nous nous battons sur des axes multiples contre un monde dans son ensemble avec sa structure générale, ses systèmes et la culture qu'ils nourrissent, ses contradictions, c'est un monde dans son ensemble que nous construisons. Un monde avec sa structure générale, ses systèmes et la culture qu'ils nourrissent, ses contradictions.

– L'Anti-monde recouvre un spectre de pratiques, de critiques et d'horizons extrêmement large. Il n'oriente pas vers une perspective linéaire donc limitative qui cadrerait donc aplanirait les différences et les contradictions, et aurait tendance à hiérarchiser objectifs, luttes et pratiques. Il n'évoque pas quelque chose qui avance dans un sens mais qui s'élargit et s'approfondit sur une infinité de plans non hiérarchisés. Comme concept fédérateur, il n'enferme pas dans un schéma.

– Il permet en même temps de faire unité dans sa complexité. L'Anti-monde pose un antagoniste et nomme un camp en évolution (soudé par des rapports, des pratiques, un ciment politico-social et produisant une superstructure). Il a une cohérence malgré l'amplitude de ce qu'il recouvre. Il ne provoque donc pas d'emblée une vision confuse pouvant entraîner une certaine incapacité à **construire** et agir en commun que, trop souvent, des concepts ou notions aussi larges ont tendance à produire (la notion vague de « contre ce monde » par exemple).

– C'est un monde car il comprend une infinité de rapports sociaux, qu'il s'exprime de multiples façons, qu'il n'est pas cadré par une ligne politique qui limiterait sa portée, mais est basé sur une manière de s'organiser et de vivre immédiatement qui ne différencie pas les moyens du but. Il n'a pas de limites. **Il est ce qu'on y apporte**, et produit en permanence sa propre culture. Il est multiple et « un » en même temps. Son intérêt, notamment stratégique, comme sa force potentielle est qu'il fait unité tout en étant polymorphe et non balisé. Il se construit et s'approfondit à l'infini.

– L'Anti-monde est partisan mais n'est pas un parti. C'est un camp en développement permanent, une force et un monde. Le mot « parti », de par son usage historique et courant, s'est dévoyé de son simple sens de « groupe humain partisan » et entretient une confusion permanente entre pouvoir à la base, représentation, et pouvoir par le haut. Un parti ne peut que cadrer, que produire du gouvernement, de la séparation et des hiérarchies, formelles ou non. Le parti communiste n'a jamais été le parti de la classe ouvrière, le parti de la classe ouvrière n'a toujours été qu'elle-même.

– Avoir conscience que l'on construit un monde et pas un parti (ou autre structure limitative) rend évident le fait que ce que nous faisons ne va pas seulement dans un sens donné, vers un objectif lointain, une direction unique qui nous cloisonnerait. Au contraire, notre but est déjà, pour une grande part, dessiné par les rapports que nous construisons en n'acceptant rien au-dessus de nous, en combattant toute aliénation ou domination. Nous produisons une culture qui, si elle nous conditionne en retour, n'entrave pas nos vies (et les infinies probabilités qu'elles permettent) dans les camisolés d'une idéologie close.

– Si l'Anti-monde est un monde en construction avec toute sa complexité et les infinités de possibles qu'il ouvre, il se développe et s'approfondit dans, et pas en dehors, du monde où nous vivons. Ce dernier est partout, que ce soit sur des plans géographiques, économiques, psychologiques... Ce n'est pas un monde qu'on peut « désertter ». C'est un monde que l'on peut subvertir et combattre.

– L'Anti-monde se développe par conséquent en rapport et en opposition à celui dont il est l'antithèse (ainsi qu'en son sein). Il existe forcément en partie dans la négativité. Il est « anti » comme « contraire à » et « en conflit avec ». Il n'y a cependant aucune échelle de valeur entre ce qu'il détruit, contamine ou subvertit et ce qu'il construit. Sur un plan général, il évolue et s'approfondit simultanément sur ces axes (qui s'influencent mutuellement).

2. Structure

L'Anti-monde tire sa force, tant du chaos bouillonnant et créatif qu'il comprend, que de sa structure en perpétuelle construction/évolution qui lui permet de fonctionner.

– L'Anti-monde se développe comme contraire au monde fonctionnant sur la séparation, la domination et l'exploitation, qui nous aliène et nous stratifie. L'Anti-monde est construit par et pour nous. Il est produit par nos autonomies. Il les favorise, les renforce et les enrichit. **C'est un monde « en soi » et « pour soi ».**

– L'Autonomie organisée est un mode d'organisation politique et de combat à partir duquel l'Anti-monde peut se développer comme force.

– L'Autonomie organisée est aussi une base d'infrastructure sociale, un squelette esquissé à partir duquel l'Anti-monde peut s'approfondir et se construire comme société humaine, comme monde.

– Ce dernier produit sa propre superstructure, sa culture basée sur l'autonomie politique, dans une friction permanente avec le monde dominant, tant que celui-ci existe.

L'Anti-monde est un monde autonome.

Il tend à fonctionner horizontalement, sa structure générale n'est pas « ordre du monde ». Il est organisé quand son antagoniste est ordonné.

Universel et intime, l'Anti-monde n'a ni patrie ni frontières. Il part de n'importe où. Il croît et s'approfondit sans limites.

3. Pouvoir...

Tant l'autonomie politique que l'Anti-monde, dont elle cimente les bases, posent la question du pouvoir. Le contrôle de nos vies, et de tout ce qui les fonde, est une question de pouvoir. De « pouvoir de » et de « pouvoir sur ». Pouvoir qu'un extérieur exerce sur nous, ou bien, pouvoir que nous avons nous-mêmes, seul-es ou ensemble. Pouvoir séparé de la base, ou pouvoir réuni.

Le pouvoir peut changer de mains, il peut changer de forme mais il ne disparaît jamais. Ce qui nous intéresse c'est où se situe le pouvoir et la forme qu'il revêt. Pas sa destruction, qui n'est

qu'un mirage. Quand il y a une vacance momentanée de pouvoir, ce dernier finit toujours par être pris par quelqu'un.

Ce que nous voulons, c'est un **pouvoir autonome**, à la base. Absolu, mais collectif et multiple. Il ne faut jamais laisser de pouvoir vacant mais s'en emparer, y compris physiquement. Sans quoi il sera exercé sur nous, et non par nous.

Cela vaut pour tous les domaines. Du contrôle physique d'une zone, au contrôle de nos visions du monde, de nos représentations, de nos rapports... Un pouvoir se prend, se construit, change de forme, mais ne se détruit pas.

Notre monde partisan se veut anti-autoritaire et les rapports qui le constituent sont basés sur l'autonomie politique. Au sein de l'Anti-monde, de notre camp en construction, les rapports tendent à favoriser le « pouvoir de » plutôt que le « pouvoir sur ».

En revanche, dans les rapport que l'Anti-monde entretient avec le monde contre lequel il lutte, le « pouvoir » est davantage « sur ». Quand on fait une quelconque action visant à exercer une pression sur un adversaire (un-e patron-e, la police, la Caf ou quelque autre avatar de l'appareil d'Etat, etc.), on exerce un « pouvoir sur » cet adversaire.

Un « pouvoir sur » peut être une forme de gouvernement, mais ces deux mots ne sont pas synonymes. Quand on fait pression sur la Caf, on ne la gouverne pas. Nous n'entendons former ni Etat, ni autres structures hiérarchiques. **Nous n'entendons donc pas gouverner qui que ce soit.**

Si nous construisons notre autonomie politique et notre monde, nous devons, de fait, exercer un « pouvoir sur » ce qui entrave cette autonomie, notamment sur nos ennemis. Vu l'antagonisme, notre « pouvoir de » est forcément en partie un « pouvoir sur » ces derniers.

L'Anti-monde se développe sur le principe de « tout pouvoir à la base ». Ce pouvoir, sous ses différentes formes, doit être défendu, étendu et multiplié par des moyens adéquats, c'est à dire, n'entachant pas l'autonomie politique.



5. Anti-monde et conflit prolongé

1. Longue durée

La forme des rapports sociaux qui constituent l'Anti-monde, sa capacité d'action et sa force de frappe sont conditionnées en grande partie par le type et le niveau de conflictualité qui l'oppose au monde dominant, notamment à ses polices et forces armées, qu'elles soient étatiques ou privées. Elles sont également conditionnées par le rapport de forces entre les deux mondes à un moment ou un autre de leur coexistence.

Coexistence dont l'Anti-monde a besoin pour se développer et s'approfondir. Plus ce temps de coexistence conflictuelle est long, plus c'est au profit de l'Anti-monde qui peut espérer se renforcer, contaminer d'autres rapports sociaux et se répandre. Plus il est court, plus c'est au profit du dominant qui récupère ou détruit, car ce dernier est bien plus fort au début du conflit ; que ce soit par sa puissance militaire ou son emprise sur les rapports sociaux jusqu'aux plus intimes.

Ainsi, pour l'Anti-monde, en tant que force révolutionnaire agissant sur une grande variété de plans, c'est un conflit prolongé et multiforme qui se profile. Ce n'est que dans la durée qu'il peut se construire et espérer vaincre.

Dans une révolution sociale, il n'y a pas d'issue simple et rapide au profit de celles et ceux voulant s'émanciper. Il n'y a que le dominant qui puisse espérer nous neutraliser ou nous écraser **rapidement**.

Les mécaniques sociales du monde aliénant/dominant et ses forces fonctionnent et sont bien rodées, les nôtres sont en construction dans une friction permanente. Il nous faut construire les nôtres en sapant les siennes. **L'Anti-monde est une société-guérilla**. Il a autant de choses ou de rapports à construire et à articuler dans leur complexité et leurs contradictions, que de choses ou de rapports à détruire et à désarticuler.

L'Anti-monde doit donc se donner les moyens de durer, afin de subvertir, contaminer et se développer. Pour cela, il doit se créer les outils et structures lui permettant de résister aux attaques des forces du monde dominant. La construction de l'Autonomie organisée, par liens entre collectifs ou individus autonomes, est un processus de structuration de l'Anti-monde. Sur un plan culturel, l'alimentation du ciment politico-social de l'autonomie politique en est un autre.

A propos de la nécessité de se donner les outils pour résister aux diverses attaques que peut essayer l'Anti-monde, nous avons évoqué dans le chapitre « 0 » l'urgence de s'organiser pour faire face et survivre à la montée en puissance des forces réactionnaires. Et ce, sans même parler des formidables outils de contrôle et de répression dont sont dotés les exploitateur-euses et leurs Etats de manière générale.

2. Sur le plan culturel

La guerre des mondes est un conflit prolongé se déroulant sur un grand nombre de plans. Elle s'exprime notamment au sein de la superstructure conditionnant les rapports sociaux, voyant s'affronter des cultures opposées et des normes **luttant pour l'hégémonie**.

La guerre des mondes agit entre autres, ainsi, sur les questions de genre (assignation, hétéro-norme et imposition par le haut contre autonomie souveraine et appropriation/dépassement des genres, pouvoir sur les genres par les intéressé-es elles-eux mêmes).

Le conflit de superstructures s'étend à tous les champs culturels. Des représentations liées au travail (mis en valeur, voire glorifié, par la culture judéo-chrétienne et son usage capitaliste) aux systèmes de croyances [avec les religions comprises comme systèmes politiques de gouvernement, pourvoyeuses de normes et de morale (par l'extérieur, par le haut), et non d'éthique (personnelle, par le bas, par la base)].

Le principe de gouvernement et l'autonomie politique sont antithétiques. La religion, comme structure politique d'aliénation et de contrôle, et l'Anti-monde le sont donc également (nous ne parlons pas ici de la religion prise dans son simple sens de système de croyances, ce qui est également un emploi fréquent de ce terme).

Sur la question religieuse, entendons-nous bien. Il s'agit de saper les bases des religions comme structures hiérarchisées de domination et de séparation. Il s'agit de s'attaquer à leur rôle social en promouvant l'autonomie politique, de les déstructurer comme systèmes de contrôle.

Il ne s'agit pas de **juger** des personnes à propos des croyances, cultures, systèmes ou rapports qui les conditionneraient alors que nous serions nous-mêmes conditionné-es par des systèmes, cultures, rapports, voire croyances, pouvant être différents. Cela reviendrait à une logique d'imposition, de morale, de gouvernement.

Cela reviendrait à vouloir enrégimenter de l'extérieur. C'est exactement l'inverse de l'autonomie politique.

On détruit les religions, en rongant leur emprise dominatrice aliénante et gouvernante, par la promotion de l'autonomie politique. Cette dernière peut s'exprimer, dans certains cas, par une subversion *via* de possibles réappropriations des croyances (comme ont pu le permettre des formes d'hérésies par exemple). On ne détruit pas les religions en voulant faire la morale de l'extérieur et finalement gouverner (au moins idéologiquement) à leur place.

On se libère **en partant** d'où on est et de ce qui nous conditionne. On ne se libère pas *via* un extérieur qui entendrait parler à notre place, nous représenter, ou nous dire ce qui est bon pour nous. C'est la signification même de l'autonomie.

Nous nous situons jusque-là sur le plan de la superstructure. Sur un plan de rapports concrets, il est évident que des personnalités religieuses exerçant ou voulant exercer un contrôle, un pouvoir sur d'autres, ou des groupes religieux ayant une idéologie et voulant l'imposer, sont nos ennemis. Au même titre que toute autre personne ou groupe entendant gouverner, dominer ou exploiter.

L'Anti-monde s'attaque à tout ce qui promeut une quelconque domination. Il ne s'agit pas de combattre ou de détruire toute croyance, système de croyances, mythe ou pensée magique, au nom d'un scientisme supérieur et totalisant. Il s'agit de combattre ce qui permet une séparation, une hiérarchie, un système de morale ou de gouvernement et ce qui produit ou permet de justifier aliénation, exploitation et strates de domination.

Croyance et ce que nous appelons religion ne sont pas synonymes. L'Anti-monde est anticlérical, il n'est pas anti-mythe ou anti-métaphysique (non plus qu'anti-imagination). Tout cela forme une richesse, ré-appropriable, pouvant être source de contradictions mais dont la superstructure d'un monde aurait tort de se priver.

3. Sur le plan concret

Le conflit prolongé entre les mondes se déroulant aussi sur le plan physique et direct, des forces réelles et palpables s'opposent. L'infrastructure de l'Anti-monde conditionne et même détermine en partie sa potentielle victoire.

L'Autonomie organisée étant une base d'infrastructure de l'Anti-monde comme force et société, notamment sur le plan militaire, elle soulève des questions politiques, stratégiques et organisationnelles.

« Infrastructure, notamment sur le plan militaire » signifie ici infrastructure de conflit permettant, entre autres, l'organisation et l'action. Le mot « militaire » recouvre tout ce qui a trait à l'organisation et à l'action dans une optique stratégique de lutte concrète entre des adversaires physiques (le conflit entre mondes se développant sur de nombreux autres plans également).

Ce mot est utile pour ce qui nous intéresse car il recouvre un spectre plus vaste que « combattant » et plus restreint que « stratégique » ou encore « conflictuel ».

L'usage du mot « militaire » ne signifie ici **aucunement** une séparation ou division des rôles, non plus qu'une quelconque hiérarchisation de pratiques. Il ne délimite pas un groupe, **il permet de nommer un plan du conflit.**

Une « infrastructure, notamment sur le plan militaire » est une infrastructure qui comprend et permet la dimension militaire. Elle permet donc de s'organiser pour agir et se battre. Cela ne signifie ni former des régiments, ni marcher au pas !

De plus, « plan militaire » ne doit évidemment pas être confondu avec « lutte armée ». Dans le contexte où nous sommes présentement, cette méthode de lutte – ne serait-ce que pour la simple raison qu'elle se condamnerait à être ultra-minoritaire et clandestine – s'avérerait **très inadaptée** à la construction d'une force révolutionnaire. Il n'est donc pas question de cette problématique ici.

Tout ce qui se rapporte au « militaire » est traversé par la stratégie et la tactique mais ces trois mots ne sont pas synonymes. La stratégie et la tactique s'appliquant également à bien d'autres plans du conflit.

Par exemple, pour une action d'occupation symbolique d'un bâtiment :

– Les raisons, les objectifs, **la forme**, etc., sont d'ordre politique, éthique, stratégique, tactique...

– Au sein de **la forme** : les techniques pour entrer dans le bâtiment et s'y maintenir, le nombre de personnes – possible d'une part et nécessaire d'autre part –, l'équipement, l'analyse du rapport de forces et des risques, etc., sont d'ordre militaire. Ces questions sont, bien entendu, conditionnées par les plans politique ou éthique et complètement traversées de stratégie et de tactique.

La dimension militaire – de même que le pouvoir – existe de fait. Il est dans notre intérêt de nous en saisir et de lui donner collectivement la forme que nous souhaitons. La nier, et ne pas se la réapproprier, reviendrait à nous en priver simplement, la laissant à d'autres.

L'usage de ce mot sert à délimiter des **plans** et permet ainsi une certaine clarté dans le raisonnement, donc une certaine efficacité dans la pratique. Il ne doit pas servir à créer des **niveaux** ou à produire de l'aliénation. **Dans un monde autonome, les questions militaires – de même que le pouvoir – appartiennent à, et sont l'affaire, de toutes et tous.**

De par sa forme, l'Autonomie organisée nous donne un avantage structurel stratégique fondamental : elle ne peut pas être décapitée. **Elle a autant de têtes que de personnes la constituant.**

Cette décentralisation totale est un atout précieux. Cependant, pour que cela soit un atout et non une faiblesse, l'Autonomie a besoin de sa matrice idéologique, de son ciment politico-social. Elle a besoin de tous ces liens plus qu'informels : invisibles, non palpables. Ils sont sa plus grande force.

Cet atout de la décentralisation totale pose cependant des problèmes au niveau de l'efficacité : des questions de capacités logistiques, d'organisation, d'action coordonnée, de concentration de forces. Ces problèmes doivent être réfléchis et corrigés **dans le temps**, notamment par l'expérimentation et la pratique.

Au niveau stratégique, l'objectif prioritaire de l'Autonomie organisée est donc de faire en sorte que le réseau qu'elle forme puisse fournir une protection à ses membres. Les collectifs anti-répression et les caisses de solidarité en sont, par exemple, un axe actuel. Ainsi cette protection – couplée à une décentralisation totale – permet à l'Autonomie organisée d'éviter d'être neutralisée rapidement.

A partir de là, elle peut s'étendre, se renforcer, expérimenter, s'atteler à résoudre ces problèmes de coordination et de concentration de forces et ainsi accroître davantage ses capacités tout en élargissant son champ d'action.

La résolution de ces problèmes demandant du temps et de la pratique, l'Autonomie organisée doit se donner les outils, permettant d'aménager le temps et l'espace, que demandent le traitement collectif de ces questions. Cela est primordial pour espérer vaincre.

4. Asymétrie

Il est crucial dans ce type de conflit profondément asymétrique de viser, le plus possible, à maîtriser, à contrôler le niveau de conflictualité avec l'ennemi. Entre des adversaires aux pouvoirs et moyens disproportionnés, le niveau de conflictualité a une incidence directe sur l'état du rapport de forces, donc une importance vitale.

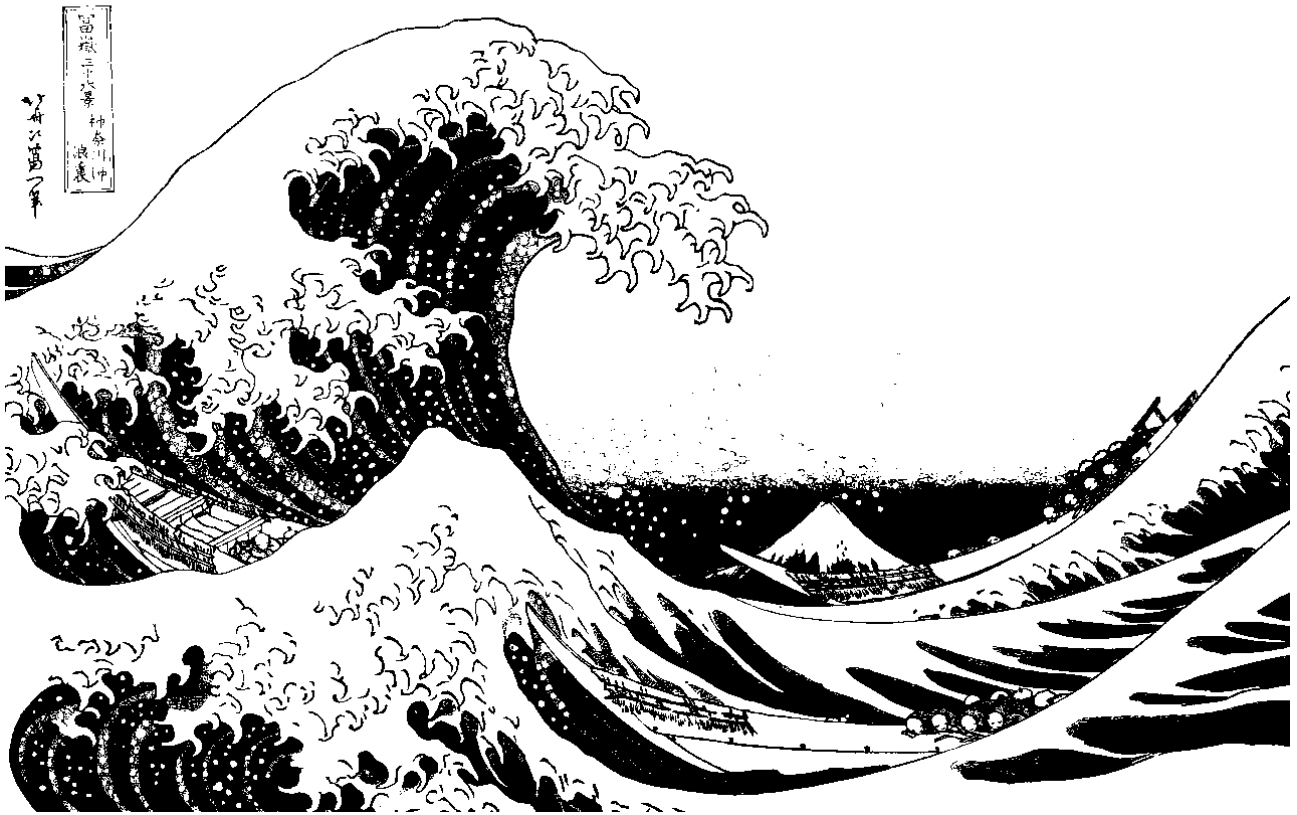
Il faut toujours viser, dans la mesure de notre pouvoir, à ce que le niveau de conflictualité soit en adéquation avec les moyens dont nous disposons pour attaquer, nous défendre et nous développer (que ce soit, pratiquement et de manière immédiate, sur le plan de la logistique, de notre capacité à tirer profit ou, au contraire, à subir d'éventuels effets ou répercussions politiques, ou encore de notre aptitude à affronter une vague de répression ou d'intoxication massive que l'ennemi pourrait déclencher...).

Voici, en vrac, quelques règles générales s'appliquant particulièrement au type de conflit qui nous intéresse :

- Il est nécessaire de toujours tenter d'avoir une vue d'ensemble et à long terme.
- Ne pas oublier qu'une victoire tactique peut, dans certains cas, être une défaite stratégique. Et ce, davantage encore, quand de nombreux plans, des données très diverses, conditionnent victoire et défaite.
- Le plus possible, éviter toute confrontation dont l'issue nous serait (plus probablement) davantage défavorable que favorable.
- Ne jamais rien tenter qui nous rende (plus probablement) davantage vulnérables que renforcés.
- Toujours chercher à garder l'initiative. A savoir, dans toute situation, chercher à garder le plus de marge de manœuvre, le plus de choix possibles.

Ces quelques règles stratégiques ou tactiques énoncées sommairement sont, bien évidemment, insuffisantes. Elles peuvent paraître basiques, voire simplistes. Cependant, il apparaît que si ces règles étaient déjà admises communément et appliquées, certains des écueils dans lesquels tombent nombre de luttes actuelles pourraient être évités.

Tout projet révolutionnaire implique une pensée stratégique. Toute visée stratégique implique d'avoir une vision d'ensemble sur le long terme dans laquelle s'inscrivent, le plus possible, les actions partielles et leurs probables répercussions. C'est aussi cela trouver de la cohérence dans la variété et la complexité.



6. Symphonie du nouveau monde

1. Processus perpétuel

Comme dit précédemment, l'Anti-monde est « un » tout en étant multiple. Il peut permettre une concentration de forces tout en se développant et en subvertissant de tous côtés et de mille manières. Ce qui est constitutif de l'Anti-monde est dans les liens que nouent des pratiques, des luttes, des rapports au monde... pour arriver à un ensemble qui prend sens et forme.

L'Anti-monde est le tissu que les liens entre les autonomies politiques forment, notamment par le biais de l'Autonomie organisée. L'Anti-monde est aussi la rencontre entre luttes partielles quand elle produit et rend nécessaire l'autonomie politique.

C'est un processus perpétuel constitué d'un double mouvement :

– Lorsque l'on ne veut aucun pouvoir au-dessus de soi/de nous, que l'on se place dans une logique d'autonomie politique, viennent l'évidence et la nécessité de combattre ce monde dans son ensemble, puisqu'il se base sur la séparation et est structuré par l'articulation de systèmes de domination et d'exploitation. Puisque nous ne pouvons y échapper.

– Aussi, dans l'autre sens, quand on a conscience de se battre contre un monde – dans son ensemble – basé sur la séparation et dont le fonctionnement repose sur l'exploitation et la domination, viennent l'évidence et la nécessité de l'autonomie politique comme antithèse de celui-ci, comme réalisation pratique de ce combat, comme rapport au monde, comme meilleure manière d'éviter de le reproduire.

L'autonomie produit de l'Anti-monde et l'Anti-monde produit de l'autonomie. Ce processus perpétuel et sur tous les plans, approfondit la subversion de nos rapports, et donc la culture que nous produisons, autant qu'il enrichit les capacités d'action et d'organisation de l'Anti-monde, augmentant sa force de frappe.

2. C'est, par exemple...

L'Anti-monde en construction c'est, par exemple :

- une auto-réduction ou un pillage de marchandises qui rencontre la réappropriation collective de savoirs pour produire ou construire,
- qui rencontre une lutte de sans-papiers,
- qui rencontre l'occupation d'un endroit où vivre et s'organiser,
- qui rencontre un mouvement sans représentation ni chef-fes,
- qui rencontre la déconstruction d'un rapport de domination dans un cadre quotidien ou intime,
- qui rencontre une lutte de quartier,
- qui rencontre la pratique de la gratuité,
- qui rencontre une grève sauvage,
- qui rencontre une action de travailleur-euses du sexe,
- qui rencontre un texte contre le travail,
- qui rencontre de la conflictualité avec les flics,
- qui rencontre une volonté collective de réagir à une agression sans passer par la police ou la justice, et en n'en reproduisant pas le fonctionnement, les rapports, voire les pires travers,
- qui rencontre une lutte de prisonnier-es,
- qui rencontre une infinité d'autres pratiques et idées...

L'Anti-monde ce n'est pas l'addition de toutes ces choses, c'est leur rencontre. Quand la partie est traversée par le tout. Lorsque le tout lie les parties dans un même camp, dans un même monde en construction et en lutte.

C'est lorsque, *processus parmi mille autres* :

On lutte contre le racisme qui nous opprime en luttant aussi contre le patron.
Qu'en luttant contre le patron, on lutte aussi contre l'exploitation.
Qu'en luttant contre l'exploitation, on lutte aussi contre le patriarcat.
Qu'en luttant contre le patriarcat, on lutte aussi contre notre essentialisation.
Qu'en luttant contre notre essentialisation, on lutte aussi contre les frontières.
Qu'en luttant contre les frontières, on lutte aussi contre les prisons.
Qu'en luttant contre les prisons, on lutte aussi contre tout ce qui pourrait nous enfermer...
... Contre tout pouvoir qui serait au-dessus de nous.

Qu'en luttant contre tout pouvoir qui serait au-dessus de nous, on lutte contre toute aliénation de notre pouvoir. On lutte **pour** notre autonomie politique.

3. Pour l'Autonomie, pour l'Anti-monde !

C'est lorsque des myriades de pratiques, d'analyses critiques, de luttes partielles... forment un tout, multiple mais cohérent, et qu'advient la conscience qu'elles font partie de ce tout. Quand elles peuvent former une force capable d'agir par elle-même et pour elle-même.

C'est l'Autonomie organisée. C'est l'autonomie politique, comme société qui combat et construit, subvertit et contamine, s'expand et s'approfondit. Qui détruit et invente un monde.

L'Anti-monde est un monde autonome. Un monde du pouvoir à la base, de la liberté. C'est une nébuleuse d'autonomies formant un soleil noir qui se nourrit de la subversion et de la contamination produites par ses rayonnements, tout en s'auto-alimentant.

L'Anti-monde c'est le nouveau monde qui se construit dans l'immédiateté, le conflit et la durée. C'est la société de demain que nous créons directement par nous-mêmes et pour nous-mêmes.

C'est une révolution sociale en pratique, sans promesses lointaines de « grand soir » et de « lendemains qui chantent ». C'est la découverte et l'enrichissement continu du « pouvoir de » et de la liberté. C'est aussi une guerre aux fronts multiples qu'il nous faudra gagner.

Sans Anti-monde, pas de nouveau monde !

La société de l'autonomie vers sa victoire, ce sont des décennies de subversion, d'expérimentations, de vie, de rires et de plomb... C'est la symphonie du nouveau monde jouée par nos rencontres et sans chef d'orchestre, rythmée des pas de celles et ceux qui repartent à l'assaut du ciel.

Il nous faut nous reconnaître pour se rassembler et s'organiser. Tout est à créer... Nous n'aurons que ce que nous prendrons et construirons !

Multiplions l'autonomie politique, les collectifs autonomes et leurs liens,

Construisons l'Autonomie organisée,

Approfondissons l'Anti-monde, enrichissons notre monde autonome !

Vada



Pour l'Autonomie, pour l'Anti-monde !

« Aut-Ant » en emporte le vent...



Avril 2017